ALFRED DESCARRIES

Le Pardon DU Gentilhomme

Drame Révolutionnaire en I Acte
Représenté au Théatre National Français

> Il y a des gens qui voudraient qu'un auteur ne parlat jamais des choses dont les autres ont parlé ; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau Mais, si les matieres qu'il traite ne sont pas nouvelles, la dispositien en est nouvelle.
> Que faut-il de plus?
>
> (PASCAL)

DU MEME AUTEUR

L'aventurier

Roman en préparation

MONTREAL
WILFRID BOUCHER, EDITEUR
1904.

ALFRED DESCARRIES

Le Pardon du Gentilhomme

Drame Révolutionnaire en I Acte
Représenté au Théatre National Français

> Il y a des gens qui voudraient qu'un auteur ne parlat jamais des choses dont les autres ont parlé ; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau Mais, si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la dispositien en est nouvelle.
> Que faut-il de plus?
> (PASCAL)

DU MEME AUTEUR

L'aventurier

Roman en préparation

MONTREAL
WILFRID BOUCHER, EDITEUR
1904.

Ce Drame comprend aussi un rôle féminin "GILBERTE" pour les fins Théâtrales. Le présent ouvrage a été arrangé pour amateurs.

Le rôle féminin peut être obtenu en s'adressant à l'auteur.

PERSONNAGES

JULES D'ARNOIS :— Noble fidèle au roi.
LUDOVIC :— Petit fils du précédent.
MARTIAL :— Vieux domestique.
JACQUES ARNOIS :— Père de Ludovic, agissant avec les révolutionnaires.
BEIGNELET :— Jacobin, en faveur auprès des chefs de la revolution.
DEUX JACOBINS :—
UN JUGE REVOLUTIONNAIRE.

La scène se passe à Marseille, en 1793, au plus fort de la révolution Française.

DU MEME AUTEUR

QUERELLE DE VOISINS

Comédie Canadienne en I Acte.

Cette Comédie et le present Drame ont été soumis à l'appréciation du critique Théâtral du "Théâtre National Français," et approuvés.

Ces deux ouvrages sont favorisés d'une représentation à ce Théâtre.

POUR PARAITRE SUCCESSIVEMENT

UN RIVAL D'OUTRE-MER

Drame Canadien en 4 Actes.

SCENE 1

Salon sévèrement meublé. Au lever du rideau Jacques cause avec son fils Ludovic assis près de lui.

JACQUES

Eh bien Ludovic ? Ou en sont les évènements ? Avons nous a craindre les menées révolutionnaires ?

LUDOVIC

Nous sommes très exposés mon père. De la prudence. Beaucoup de prudence ! Les "jacobins" ont des yeux de lynx et fouillent jusque dans les moindres replis de la France, qui n'est à cette heure qu'une immense mare de sang. Cette révolution est digne de bêtes avides de chair fumante ; on n'épargne ni les femmes, ni les enfants. Il y a de la monstruosité dans l'air ... Paris ressemble à une boucherie, et des êtres qui portent le nom d'hommes y rugissent comme des fauves, s'abreuvent d'infamies ! ...

Les chefs de cette énorme coalition de bandits prodiguent les arrêts de mort, croyant agir aussi justement que s'ils envoyaient à la guillotine un assassin répudié de la société, banni de la compagnie des gens d'honneur !

N'est-ce pas épouvantable ? ... Ah ! tenez ! Je n'y tiens plus ! Fuyons cette secte maudite, ou l'on vit de carnages et d'orgies.

Quoi ! Nous des gentilhommes qui devons tant à notre roi, forfaire ainsi a la loyauté ! Nous qu'un aïeul plein de cœur fuit comme des déclassés, nous continuerions de renier pour sauver nos têtes, les préceptes les plus sacrés de notre caste ! N'est-il pas mieux d'aller nous livrer et d'en finir avec cette hypocrisie infâme ? La nuit, en des rêves affreux, je crois voir surgir de leur tombes nos ancètres irrités qui nous jettent à la figure l'anathème dû à des lâches !

JACQUES

(se levant)

Tais-toi ! ... Cette hantise me poursuit et me ronge ! Tais-toi te dis-je. N'a-tu donc aucun souci de sauver ta tête, ni la mienne ? ...

LUDOVIC

Je ne puis me taire mon père ! C'est trop de défaillance ! Mon cœur saigne horriblement sous cette trahison ! N'est-ce pas assez qu'un peuple révolté abreuve son roi des plus noires ignominies ? Faut-il nous mêler à cette meute de chiens et aboyer avec eux à la face du plus noble homme qui soit ? Nous savons venger aux mots " d'honneur lésé " un soufflet ou une injure, et nous laisserions une bande de monstres lacérer ceux pour qui des milliers de nobles têtes se livrent sans sourciller à nos bourreaux !

Non ! l'honneur parle encore en moi, je le laisse parler bien haut et ne crains pas de crier à ces infâmes qui nous torturent dans ce que nous avons de plus cher : " Vous êtes tous des lâches !"

SCENE II

Les mêmes.— Beignelet et Martial. Beignelet ivre et titubant contre les meubles.

BEIGNELET

Oh ! Oh ! Par exemple ! Citoyens, vous en avez une manière doucereuse de congratuler les " ci-devants ". Parlez moi de ça ! On respire avec des gens de votre calibre. Cré nom d'une guillotine ! Marat n'eut pas dit mieux ! Ah ! Ah ! Ah ! Quelle franchise ! Dites-donc citoyen " Jacques:" est-ce vous qui faisiez ce beau petit discours tout à l'heure ?.

JACQUES

Mon garçon, le citoyen Ludovic que vous connaissez sans doute était en train de me raconter les belles actions de la République. C'est ce qui l'a fait s'écrier : "Tous ceux qui ne sont pas citoyens," ayant pour devise Liberté,... Egalité... et Fraternité...

Ici Beignelet repète un à un ces trois mots pesamment, après Jacques

sont des lâches !.........

BEIGNELET

Tonnerre de mille cocardes ! Ça c'est vrai, par exemple ! Un homme qui parle de la sorte devrait être cité comme exemple à toute la nation ! (à Ludovic) Ah ! Ah ! Ah ! Venez ici mon garçon. Embrassez moi bien fort sur les deux joues, tenez, comme ça !...

Beignelet se presse fortemant les joues de ses deux mains

Mais venez donc morbleu ! Est-ce que deux citoyens par exemple rougiraient de se donner l'accolade ?

JACQUES, (bas)

Obéis ou nous sommes perdus ?

LUDOVIC

Que dites vous ? Ne voyez vous pas comme je souffre de la seule présence de ce monstre ?... Vous voudriez encore... Eh bien non ! J'aime mieux voir glisser ma tête entre les ferrements de la guillotine que de donner raison à vos infâmes paroles en les scellant d'un baiser hideux qui stigmatiserait ma joue et blesserait mon honneur !...

MARTIAL (A BEIGNELET)

Il est pas encore vieux le garçon, vous savez ! Ça le gêne je suppose...

BEIGNELET

Tiens ! En voilà une affaire par exemple. J'étais pourtant pas intimidé tant que ça moi, quand je suis tombé dans les bras de " *Cœur d'acier* " mon chef ! On est plus des enfants, hein, mon vieux Martial ? Montrons lui donc à ce blanc bec de citoyen comment on s'embrasse entre "*Jacobins* "

Martial et Beignelet s'entourent de leurs bras et s'embrassent plusieurs fois avec bruit, répétant tour-à-tour après chaque embrassement :

" Liberté... Egalité... Fraternité."

BEIGNELET (A JACQUES)

Cré nom d'une guillotine ! Ça fait du bien savez-vous de s'épancher comme ça ! Hein mon vieux Martial ?

MARTIAL

Ça vaut une poignée d'écus d'or, citoyen Beignelet ! Une république dont les fils s'embrassent et se disent : Sapons les faux principes ! Hachons s'il le faut le crâne à tous les ci-devants, mais soyons libres diantre ! C'est là la république de mon cœur, telle que je l'ai toujours rêvée ! A bas l'oppresseur ! A mort les aristocrates ! Vivent les " Jacobins ".

BEIGNELET

Citoyen Martial, de grandes destinées vous attendent. Les Chefs sauront par ma bouche que vous êtes un brave...

JACQUES

Martial est un homme précieux.

MARTIAL

Oh ! c'est trop d'honneur, vous me comblez !

SCENE III

Ludovic sort regardant son père d'un air suppliant, Beignelet, Martial et Jacques prennent chacun un siège, et à peine assis courent précipitamment à la fenêtre et l'ouvrent. Au dehors une clameur, des cris sinistres!

A bas les têtes de ci-devants! Mort aux lâches! Coupe-Crânes! Lève ton drapeau plus haut que ça mon vieux! Mais t'es pas assez grand. Tiens Jean-le-feu, prend moi ça au bout de tes bras et entonne moi vite la "Marseillaise", le chant des vrais Français, des Français de la République, nom d'une bombe!...

Dans la coulisse on chante le premier couplet de la Marseillaise, laissant commencer Jean-le-feu, jusqu'au refrain ou tous reprennent y compris les personnages sur la scène.

BEIGNELET

Enthousiaste. Jetant son bonnet en l'air et le rattrappant.

Bravo! Bravo! C'est ça qu'on appelle des hommes! Des amis du peuple!...

JACQUES

C'est bien le cœur de la nation qui vibre comme une plaque métallique que l'on frapperait d'un marteau!...

BEIGNELET (A JACQUES)

Oh! Je brule ici! Allons y mon brave! Il faut que tous les fils de la Liberté soient réunis sur la Place "Danton" à huit heures. On lira une proclamation décrétant la mise à mort, sans quartiers, de tous ceux qui hébergeront les ennemis du peuple!... Ceux qui ne viendront pas sont des suspects.

On sonne un coup de timbre dans la coulisse.

MARTIAL

Hâtons-nous! La demie de sept heures sonne au cadran...

BEIGNELET

Cré diable. C'est pourtant vrai! Nous n'avons pas une minute a perdre. Donnez moi vos bras vous autres! Partons.

Beignelet se porte la main au cœur et fait mine de s'affaiblir sous le poids d'une grande joie.

Oh! Tenez mes amis! C'est le plus beau jour de ma vie!... Je suffoque d'émotion.

Ils sortent.

SCENE IV

Ludovic revenant seul, triste et abattu! Il s'assit près de la fenêtre.

Tout est bien fini!... La France est écrasée sous les pieds des "*sans culottes*" *!* Le serpent s'enroule lentement autour d'elle, l'envenime, et lui infuse dans les veines goutte à goutte, son venin rongeur... l'assassinat... Oui, l'assassinat pour des familles entières!... Pères, mères et enfants s'enlaçent dans la mort, et le sang qui ruissèle partout n'émeut pas ces tyrans régorgeant de vengeance!...

Mon Dieu!... Mon Dieu!... Sauvez la France!... Elle agonise!...

Ludovic sanglottant prend sa tête à deux mains.

Que veulent donc ces monstres?... La liberté disent-ils! Mais, faut-il se teindre les maius d'un sang frère pour être libre?

On crie L'égalité! L'égalité humaine se peut-elle seulement concevoir? N'y aura-t-il pas toujours des pauvres et des riches, des malheureux et des rassasiés? Et ces autres paroles cyniques sortant de leurs gosiers éraillés... "La Fraternité" n'est-ce pas une abomination?

Sommes nous frères à cette heure sur le sôl d'une patrie commune fumant des odeurs de chair coupée?... Est-ce qu'un frère tue son frère? Pas plus qu'une mére égorge sa fille.

La France devient folle. On l'énivre de carnages

et de haines ignobles ! On veut la tuer dans son honneur, et les peuples dégoutés de ces boucheries sans nom, s'écrieront avec raison : ce pays est un pays de fratricides !...

Mais moi France chérie ! Je t'aime toujours va, malgré tes cicatrices profondes. Je t'aime et ne veut te trahir ! Ta gloire, c'est le roi, ton orgueuil, c'est cette phalange héroique qui tombe sous le coutelas révolutionnaire et ton espoir à venir, on est à l'éteindre partout ou il souffle. L'autel est souillé, et le temple d'un Dieu clément et juste devient l'asile de forcenés oubliant qu'ils sont créés à l'image divine !

Imposteurs sans foi ni honneur !

France ! pardon !... pardon !

SCENE V

Le comte déguisé en mendiant, il porte barbe blanche, cheveux de même teinte. Ludovic se lève à son approche.

LUDOVIC

Veuillez me dire en quoi je puis vous soulager brave homme ? Je vous aiderai de grand cœur !...

LE COMTE

Merci !... Je n'ai besoin d'aucun aide, matériel du moins, si je viens à vous c'est pour épancher mon âme dans une autre à qui je puisse dire : Pauvre terre de France ! Tes dignes enfants pleurent sur toi, toute l'amertume de leur cœur navré ! Je vous sais bon, issu d'une famille jusqu'ici sans souillure et je me confie à vous dans le malheur qui nous frappe...

Ludovic saisit la main du vieillard et la presse avec effusion

La Providence vous envoi. Oui parlons en de cette France aimée ! Jurons lui ensemble fidélité. En un mot, soyons Français, car eux ne le sont plus !...

Ludovic fait asseoir le comte

Avez-vous des nouvelles de Paris ?...

LE COMTE

Malheureusement trop ! J'hésite à vous les donner. Elles vous affligeraient davantage...

LUDOVIC

Dites toujours. Nous ne sommes pas au bout de nos souffrances ?...

Tirez-moi de cette angoisse ou me plonge là clameur publique, féroce et confuse. On croit saisir ces paroles lugubres, le glas funèbre de la Patrie :

C'est un pays nouveau qu'il nous faut, sans roi, sans trône et sans autel ?

LE COMTE

La situation est effroyable, ne laisse pas d'espoir ! Des charrettes remplies de membres mutilés, faisant sur les routes de longues trainées de sang sillonnent la ville en tous sens.

Paris est sombre, hagard comme un coupable repu de crimes, mais impuissant à s'arrêter.

Le soleil ne s'est montré depuis trois jours. On dirait que l'astre de toute fécondité met de la répugnance a éclairer ces scènes bestiales et refuse ses rayons aux ingrats qu'il lui faut guider dans l'ombre de l'infamie,

Hier encore, 600 têtes roulaient dans le panier, d'ou on les enlève une à uue pour les jeter sur l'ignoble toile noire étendue pour les recevoir !...

Le sol tremble , et menace de s'effondrer sous tant de crimes.

Le peuple dans ses orgies s'entre-tue, s'insulte en

jurant et c'est de cette plèbe aveugle que l'on prétend faire naître une France nouvelle. Quel impudent cynisme ?

Il y a quelques jours je me trouvai, le soir sur la place du Temple. Une cohue hurlante émergea soudain d'un cabaret, vociférant à l'adresse du roi les plus lâches insultes. Je ne pus me contenir. Je saisis a la gorge l'infâme qui avait donné le signal de cette scène de désœuvrement, et l'étranglai sur place.

Un juge révolutionnaire passait à ce moment sur les lieux. Il s'informa de ce qui venait d'arriver et comme il parlait à la foule voulant m'écarteler, je reconnus en lui ô surprise un ami d'enfance, un enfant que ma mère a pris sur ses genoux, avec qui je jouais à l'ombre des ormeaux entourant la maison paternelle.

Il me reconnut aussi et pâlit affreusement voyant le sort qui m'attendait. Tout à coup la foule trépignante voulant ma mort sur le champ s'écria : " Citoyen " juge, si tu ne nous laisse tuer ce ci-devant, nous prendrons la vie de ton fils, et la sienne. Commande le feu !

Le juge se taisait semblant en proie à l'angoisse la plus profonde.

Soudain, un jacobin épaula sa carabine et allait faire feu sur le jeune homme qu'on venait de menacer quand j'étendis dans la rue d'un coup de pistolet à bout portant le misérable sectaire, et réussis à disparaître, sans qu'on me rattrapât.

Tous ces gens ivres, trébuchants se mirent à me poursuivre oubliant le juge et son fils qu'ils laissèrent seuls sur la place. Mais impuissants à tenir fixement leurs fusils tant ils avaient bu, leurs coups de feu ricochaient sur les murailles.

Je me perdis dans un dédale de rues peu fréquentées et échappai à leur vengeance.

Le lendemain, rue du Pont-Chatelet, je croise à

ma grande surprise le juge qui me glisse furtivement ces mots à l'oreille :

" Je vous dois la vie de mon fils. Vous aurez la vie sauve vous et les vôtres en m'avertissant si vous couriez quelque danger.

Peut-être cette circonstance fortuite me sauvera-t-elle la vie quelque jour, mais s'il faut la donner, je la donnerai sans regrets, car c'est pour le roi opprimé, méconnu, et si la Patrie nous oublie, Dieu nous en tiendra compte.

LUDOVIC

L'heure du chatiment a sonnée ! La mort nous étreindra bientôt à notre tour !

LE COMTE

Le ciel se venge peut-être de l'abandon de tous en faisant un exemple terrible pour l'humanité.

Qui oublie son Dieu n'est pas loin d'être puni. J'ai un fils... je l'aime, mais je le plains...

Oubliant la religion dans laquelle il a balbutié ses premiéres paroles, cet enfant, de bon qu'il était auparavant est devenu impie, sans foi...

Il ne connait qu'un Dieu, "*la vie.*" Pour conserver cette misérable vie sujette à tant de vissicitudes, à tant de peines, il a renié ses pères, insulté à leur mémoire, et porte maintenant aux pieds le boulet de la trahison la plus infâme qui soit.

LUDOVIC

Pauvre père ! Vous devez bien souffrir ! car je souffre pour vous.

LE COMTE

Si je souffre ! Oh, mon fils, je fait plus que souffrir ! Je me meurs de honte et de douleur... Quoi ! lui qu'une mère si pure, si belle près de son berceau, a élevé dans les principes les plus sacrés ! lui que je menais moi-même à l'ermitage du bon père Antoine, où il apprenait comment on devient un homme de cœur, avoir ainsi trahi sa patrie ! Pourquoi ne suis-je pas mort avant d'avoir vu cela ?

Le comte se cache la figure et pleure longuement.
Ludovic se penchant sur le fauteuil le console.

LUDOVIC

Une étrange analogie d'existences subsiste entre nous, en vous voyant, il me semble voir quelqu'un que j'ai déjà connu, aimé comme un père.

LE COMTE

Et moi, je crois retrouver en vous un fils qui vous ressemblait beaucoup, alors qu'il avait votre âge. Vous avez ses yeux, les mêmes yeux brillants et purs, mais plus profonds cependant. Je lis en eux la franchise des D'Arnois, la vaillance des aieux !

LUDOVIC

Quoi ! vous savez mon nom ? ...

LE COMTE

Veux tu savoir le mien Ludovic ?

Le comte enlève son déguisement et ôte aussi sa barbe postiche.
Il se jette dans les bras de Ludovic.

Me reconnais-tu maintenant ?

LUDOVIC

Ciel, grand père !... Oh ! c'est trop de bonheur, moi qui vous croyait mort !...

SCENE VI

Jacques entre seul et s'arrête consterné au spectacle qui frappe sa vue Ludovic tient toujours le comte étroitement embrassé. Il se dégage de son étreinte en apercevant soudain Jacques,

LE COMTE

Jacques !...

JACQUES

Oui, c'est moi ! Jacques votre enfant, Je n'ai pas cessé de l'être mais il n'est pas nécessaire ce me semble de donner ma tête au bourreau prêt à la prendre pour rester dans vos bonnes grâces ! On vient de lire sur la place " Danton " un arrêt promulguant la peine capitale contre quiconque hébergerait un ci-devant. Ma vie est menacée. Reprenez vite ce déguisement où nous sommes tous perdus ! Entendez-vous on vient : Ah ! vous nous perdez !...

LUDOVIC

Grand père, soyez ferme nous mourrons ensemble. L'honneur de la famille sera vengé !... Mieux vaut un traître que trois !...

JACQUES

N'avez vous donc pas de cœur ? N'entendez vous pas qu'on vient nous prendre et nous mener à la guillotine !

LUDOVIC

Nous irons. Bien d'autres n'en ont pas eu peur. Le cœur parle plus haut que la mort !...

SCENE VI

On frappe à coups redoublés dans la porte qui cède et Beignelet entre, suivi de deux révolutionnaires.

BEIGNELET (regardant Jacques)

Bonjour la compagnie !

Tiens ! Ah morbleu ! Un ci-devant dans ta maison ! Tu nous trahis ? Lâche ! Explique toi, nous n'avons pas de temps à perdre ! Parle donc crétin !

JACQUES,

Cet homme s'est refugié ici à mon insu.

BEIGNELET

Et tu n'a pas crié par la fénêtre que tu en tenais un ! Par exermple ! Ça mérite la mort, citoyen infidèle. Tu l'auras.

Jacques fait deux pas en arrière et courbe la tête.

LE COMTE

C'est vrai, je me suis refugié ici pour échapper aux rebelles sujet du roi. Personne ne m'y connaissait !

BEIGNELET

Tais-toi gueux de ci-devant ! Je te défends de parler des têtes couronnées ! La guillotine les veut

toutes et les aura. La tienne aussi sacrebleu ! Saisissez moi cette canaille vous-autres.

Il s'adresse aux deux sans-culottes qui obéissent, saisissant Jules. Ludovic s'avance lui-même.

BEIGNELET (A JACQUES)

Et toi chien de traître ! Canaille de Marseillais !
Tu vas me rendre tes comptes sur l'heure !
Boucle ta malle pour l'éternité !

Beignelet saisit à sa ceinture un pistolet qu'il braque sur Jacques.

Que te reste-t-il à dire pour ta défense !...

SCENE VII

Un juge révolutionnaire entre et crie :

Citoyen Beignelet, arrête, tout ce monde m'appartient.

BEIGNELET

Beignelet baissant son arme.

Parlez ! Je vous écoute !...

LE JUGE

Tu as un fils Beignelet ?

BEIGNELET

Oui. Un homme sans réplique, toujours prêt à faire mordre la poussière aux sales têtes qui ont finis de nous gouverner. Mais ou voulez-vous en venir

avec cette inquisition ? N'avez-vous plus foi en ma parole ?

LE JUGE

Toujours ! Mais pour cette fois il va falloir te soumettre à mon jugement qui veut que ces gens soient libres !...

BEIGNELET

Quoi ! Vous êtes fou diantre !

LE JUGE

Assez ! On ne s'insulte pas entre citoyen !

Il désigne le comte,

Cet homme est le comte d'Arnois ! Il a [illegible] jours derniers sauver la vie à mon fils, Pierre Aubr[illegible] ! Je lui ai promis alors qu'il aurait la vie sauve, lui et les siens, en me faisant savoir s'il se trouvait menacé ! Un hasard m'a conduit ici ! Je n'ai qu'une parole et tous les vrais Jacobins sont là pour attester " qu'un " citoyen ne ment pas ! J'ai dit

Beignelet se grattant l'oreille.

BEIGNELET

Morbleu ! Quel butin, je perds là ! C'est grand dommage tout de même !

LE JUGE

Tu te rattrapera bien, va !

LE JUGE

Au comte.

Vous voyez que je ne vous ai pas trompé ! Vous êtes libres mais fuyez sur l'heure loin de France, et n'y reparaissez plus !...

Il sort suivi de Beignelet et des autres Jacobins.

Jacques se jette aux genoux de son père.

JACQUES

Me pardonnerez-vous jamais !

Le comte le relevant.

LE COMTE

Sache mon fils, qu'un bon père sait bénir l'enfant le plus coupable !

Je te pardonne.

JACQUES

Hélas ! Puisse le ciel me pardonner aussi la tache dont j'ai souillé notre nom.

Ma faute à été bien grande, mais mon répentir sera sincère.

FIN.